



Louis Couperus

et la France

« Je suis le prince des poètes. » Voilà ce que Louis Couperus (1863-1923) écrivait en français dans le livre d'or de l'hôtel d'employés de Munduk à Bali où il séjourna en mars 1922 alors que, correspondant du *Haagsche Post* il voyageait dans ce qui était encore les Indes néerlandaises. Cette déclaration ironique si typique de Louis Couperus peut s'interpréter de diverses façons étant entendu que Couperus n'était ni un prince, ni même un poète. Membre de la haute bourgeoisie de La Haye et cosmopolite, il passa une grande partie de sa vie d'écrivain à voyager, surtout en Italie. Prosateur néerlandais des plus importants, il affina et enrichit la langue de Vondel à travers son œuvre volumineuse et ce, quasi indépendamment de la révolution littéraire provoquée par le groupe amstellodamois «Tachtigers». Nous pouvons même dire qu'il introduisit dans la littérature néerlandaise le vrai roman psychologique et lui-même s'enorgueillissait d'avoir inventé le genre du roman mythologique. Voici donc délimitées les trois grandes sphères de son œuvre : le monde de la bourgeoisie haguenoise, le milieu colonial de l'Inde orientale et l'univers de l'Antiquité et de la mythologie gréco-romaine.

Vers la fin de sa vie, Couperus avait atteint une renommée internationale bâtie en grande partie sur les traductions anglaises et allemandes de ses ouvrages. En 1922, son nom fut repris dans l'*Encyclopaedia Britannica*; 1923 vit son conte symbolique *Psyche* (1898) imprimé, sous le titre *Le cheval ailé*, cinq fois de suite en France où Couperus ne jouit pourtant jamais d'une grande notoriété et, la même année, un critique américain le désigna pour le prix Nobel. La popularité internationale de Couperus atteignit son apogée entre 1915 et 1930 mais retomba ensuite, même aux Pays-Bas, jusqu'au début des années 70.

Dernier-né d'une famille de hauts fonctionnaires coloniaux, Louis Couperus vit le jour à La Haye le 10 juin 1863. Après avoir passé plus de cinq années de sa jeunesse aux Indes néerlandaises, il continua ses études à La Haye, sans grand succès d'ailleurs, et il devint très vite évident que la grande carrière coloniale, si propre à sa famille, ne lui conviendrait pas. Un de ses maîtres d'études, Jan ten Brink (qui, vers 1875, introduisit le naturalisme de Zola aux Pays-Bas), découvrit cependant en lui un certain talent littéraire et parvint à convaincre son père de le laisser étudier la linguistique et la littérature.

L'éducation que Couperus reçut de son père, un homme très cultivé, et de Ten Brink l'ouvrit à la littérature européenne antique et moderne. Son ami d'enfance Frans Netscher

raconte que Leconte de Lisle figurait parmi ses auteurs favoris et ceci explique peut-être en partie le fait que ses premiers essais littéraires soient des poèmes finement ciselés chantant avec «impassibilité» la beauté et l'Antiquité. Le jeune disciple parnassien devait très vite découvrir que ce style n'était guère apprécié aux Pays-Bas : son premier recueil de poèmes, *Een lent van vaerzen* (Suite de vers, 1884), fut très mal reçu et, en 1895, Couperus écrivait à Netscher que «désespérant de sa poésie, qu'il sentait sombrer et que pourtant il aimait tant», il composerait un roman «pour le grand public, et qui plairait aux jeunes filles avec qui il flirtait!» Au mois de mai 1888, ayant presque achevé son roman, il écrivait toutefois à sa sœur qu'il s'était consacré avec amour à son roman, avec «plus d'amour que je n'en avais jamais ressenti en rédigeant des vers. Je quitte peu à peu la poésie pour entrer dans la prose...». *Eline Vere* (1889) - adapté pour le cinéma en 1991 avec Marianne Basler et Michael York - fut un succès éclatant et tous aux Pays-Bas admirent que Couperus était un prosateur de format européen : non pas «le prince des poètes», mais bien le prince des prosateurs néerlandais.

La découverte d'Émile Zola et de son œuvre marqua une étape importante dans l'évolution de Couperus vers la prose. Même si, par la suite, Couperus critiqua le dogmatisme de Zola, quelques mois avant sa mort, il écrivait encore dans le feuilleton *Oude romans* (Vieux romans) : «Je lus *Thérèse Raquin* (1867) en compagnie de Frans Netscher... et le monde s'ouvrit à mes yeux. Car Zola était le maître littéraire de notre génération de prosateurs, un maître grand et loyal. Personnellement je lui serai reconnaissant aussi longtemps que la plume me restera entre les doigts».

Durant sa jeunesse, Couperus découvrit une autre œuvre à laquelle il devait rester fidèle toute sa vie : le monde merveilleux de l'écrivain anglais Ouida (Louise de la Ramée, 1839-1908) éveilla en lui la nostalgie de la «terre promise», l'Italie. Par la suite, Couperus se moqua souvent avec indulgence de la qualité douteuse de l'œuvre littéraire d'Ouida mais l'Italie qu'elle y dépeignait resta pour lui «une vision qui plus jamais ne s'effacerait». La double influence, assez paradoxale, de Zola et d'Ouida explique en partie le dualisme qui imprègne toute l'œuvre de Couperus : attention aiguë et douloureuse pour le réalisme et sublimation exubérante de la beauté.

Malgré le grand succès d'*Eline Vere*, Couperus traversa vers 1890 une crise existentielle. Petit à petit, il avait pris conscience de sa nature homosexuelle ; sa rencontre avec le chevalier Johan Ram et le fait que la bourgeoisie haguenoise attendait un beau mariage de ce jeune écrivain à la mode le déstabilisèrent. Le pessimisme fondamental, propre à son tempérament, et qui est très sensible dans le roman *Noodlot* (Destin, 1890) - où nous reconnaissons maintes similitudes avec *Thérèse Raquin* - le poussa à s'évader de la mesquinerie de La Haye et de son angoissante expérience existentielle.

Le 13 octobre 1890, Couperus fit rayer son nom des registres de La Haye et se rendit à Paris avec l'intention de quitter à jamais les Pays-Bas, mais son état d'esprit ne favorisait guère une première prise de contact avec la pétillante capitale culturelle du monde... Couperus était dépressif et il erra à travers la mégapole, ressentant toute l'inutilité d'un dilettante. Il n'utilisa pas les lettres de recommandation qu'il possédait pour Zola, pour Bourget qu'il

admirait tant - le roman *Extaze* de 1892 présente un grand nombre d'affinités avec *Un cœur de femme* (1890) - pour Goncourt ou Massenet et, dans l'unique ébauche écrite à Paris, *Een verlangen* (Un désir), le personnage principal soupire: «Tous ont quelque chose à faire, pensa-t-il, sauf moi. Je n'ai jamais rien à faire...». Paris le submergea et, dans une lettre, il confia: «Tout est si grand ici, si large, si froid et si solitaire autour de moi, à croire que Paris et le Sahara ne font qu'un.»

En janvier 1891, un décès dans la famille obligea Couperus à rentrer à La Haye. Au mois de mai, son ami intime Johan Ram partit pour cinq ans dans les colonies et, le 9 septembre 1891, Couperus épousa sa cousine Elisabeth Baud. Le mariage resta sans enfant mais, jusqu'à la mort de Couperus en 1923, les conjoints vécurent dans une harmonie rarement troublée et dans un grand respect mutuel. Débute alors une période de grands voyages, surtout en Italie et jusque dans les Indes néerlandaises. Durant les années qui précédèrent et suivirent le changement de siècle, Couperus se détacha doucement de ce Nord si sombre: dans sa chronique épique de la bourgeoisie haguenoise, *De boeken der kleine zielen* (Les livres des petites âmes, 1901-1903) et dans les romans de l'Inde néerlandaise tels *De stille kracht* (La force silencieuse, 1900) et *Van oude mensen...* (Des vieilles gens... 1906), il relativisa la fatalité du «destin» et critiqua l'inactivité qui l'avait frappé antérieurement. Dès 1897, Couperus avait trouvé un équilibre psychique et émotionnel suffisant pour synthétiser de façon critique la première phase de sa vie dans le roman semi-autobiographique *Metamorfoze*: au sujet de Zola, il y écrivait: «Tout l'édifice jauni de Zola s'effondra, parce qu'ils s'embrassaient (...) Ne trouves-tu pas que Zola est triste? Il n'est plus maître de sa propre formule mais est dominé par elle». Il y ajoutait cependant: «Non, je ne le repousse pas. Je le place au-dessus de tous les autres et je sais que nous lui sommes tous très redevables». Dans un passage qui fut néanmoins rayé de l'édition définitive de *Metamorfoze*, nous lisons en outre: «C'est étrange, mais je ne peux supporter Bourget, surtout ces dernières années, maintenant qu'il répète constamment son propre cliché. Et pourtant je lui ressemble...»

Le naturalisme et le dilettantisme firent l'objet d'une relativisation critique et Couperus lui-même ne se réconcilia jamais tout à fait avec Paris même s'il n'y passa pas totalement inaperçu: le grand critique polonais Téodor de Wyzewa voyait en lui un des écrivains les plus importants de sa génération et lui consacra en 1896 et en 1897 un article dans la *Revue des deux Mondes*. Couperus n'en écrivait pas moins en 1921: «Paris ne m'accepte pas; j'y suis toujours en visite comme auprès d'une reine très illustre, très élégante et très noble qui, vaguement souriante, daigne me jeter un regard. A Paris, je me sens en audience auprès de la Reine des villes du Monde (...) et j'ai l'impression d'y être insignifiant». Couperus préférait de loin les villes culturelles italiennes, Rome en particulier: «Rome est une vieille mère (...) je m'y sens bercé avec amour comme un petit enfant».

La période allant de 1904 à 1911 représente un moment important dans l'évolution psychique de Couperus et motiva son choix définitif pour le Sud. Dans *Dionyzos* (1904) et dans *De berg van licht* (*La Montagne de lumière*, 1906), Couperus évoqua la joie divine tant dans sa démesure euphorique que dans ses aspects et implications destructeurs. Dans *De berg van licht*, Couperus désirait traiter du thème, populaire à l'époque, de l'enfant-empereur

de Rome, Héliogabale. C'est ainsi que, vers la fin de 1903, il se plongea dans les sources antiques et les études récentes, notamment celle de Georges Duviquet. Couperus voyait dans la *Salammbô* de Flaubert (1862) le prototype du roman historique solidement documenté et il avait lu avec admiration *L'agonie* (1888) de Jean Lombard. A la différence de Lombard, Couperus voulait avant tout évoquer la dynamique psychologique et érotique d'Héliogabale dans un roman qui décrirait enfin l'assombrissement de l'esthétisme radical et du rêve de l'androgynie. Couperus n'ignorait pas qu'«un roman traitant de l'homosexualité», comme il appelait lui-même son projet en 1905, risquait d'être mal perçu par le public néerlandais et il confia dans un prospectus: «Mon livre est destiné à un nombre limité de lecteurs sans préjugés religieux ni morale toute faite».

Couperus venait alors d'accomplir la première moitié de sa carrière dans les lettres, il était conscient de ses dons littéraires, il avait accepté son inclination érotique et savait qu'il préparait un de ses ouvrages majeurs. Précisément à ce moment-là, en novembre 1904, son éditeur lui annonça que ses livres se vendaient très mal depuis quelque temps et qu'une catastrophe financière le guettait. Couperus réagit amèrement: «Dorénavant je n'écrirai plus, ou mieux je n'éditerai plus une seule lettre en hollandais. J'écrirai en hollandais mais je me ferai immédiatement traduire en français et j'essaierai ainsi mon succès dans cette langue.» Les choses n'allèrent pas aussi loin mais *De berg van licht* appartient sans conteste à la tradition française d'Héliogabale telle que nous la retrouvons chez Gautier, Flaubert et Jean Lorrain.

Durant l'été 1906, Couperus rencontra près de Florence Giulio Lodomez. Cet épiqueur italien sans grande occupation apparaît régulièrement dans l'œuvre de Couperus sous les noms d'Aldo et d'Orlando. «Mon ami Orlando» incarnait pour Couperus la joie de vivre méridionale, un Dionysos moderne qui lui apprit à être heureux en jouissant librement de chaque journée. Pourtant, même si dans *Aan de weg der vreugde* (Sur le chemin de la joie, 1908) Couperus décrivait la victoire de l'élan vital dionysiaque sur la sombre angoisse du Nord, de nombreux nuages vinrent obscurcir ces années-là: soucis financiers, doute sur les possibilités d'avenir du genre romanesque, projets non réalisés, la santé chancelante de sa femme - et sans doute aussi des problèmes relationnels dans le couple - le décès de la toujours aimée Ouida en 1908, l'éternel adieu à Orlando et à l'Italie... Dans l'intervalle, il créa néanmoins *Antiek toerisme* (Tourisme antique, 1911), ouvrage dans lequel un jeune patricien romain finit par renoncer à son rêve obsessionnel de la beauté absolue et trouve le bonheur en épousant son esclave grecque et en exerçant son métier pratique et artistique de sculpteur. Il avait, en effet, compris «que l'on doit être sa propre divinité». Couperus était lui aussi un agnostique sans religion ni conviction philosophique systématique.

Lorsqu'éclata la première guerre mondiale, le couple de nomades qu'étaient les Couperus se vit obligé de regagner les Pays-Bas, territoire neutre. «L'âme latine» (A. Lautère) de Couperus se jeta avec fougue sur l'Antiquité et ainsi naquirent des ouvrages tels que *De komedianten* (Les Comédiens, 1917) et *Xerxes of de hoogmoed* (Xerxès ou l'orgueil, 1919). A la même époque, il donnait aux Pays-Bas des lectures tirées de ses ouvrages et produisait régulièrement de petits récits et contes épiques qui étaient surtout publiés dans le journal

haguenois *Het Vaderland*. Dans ces textes brefs, Couperus révéla une autre facette de son talent : tour à tour mélancolique et humoriste, il y écrivait vraiment « au sujet de tout et de tout le monde » et ses feuilletons le rendirent très populaire.

Peu après la fin de la guerre, le couple Couperus se mit en route pour l'Afrique du Nord. Ils firent halte à Paris mais, de nouveau, cette ville ne réussit pas à séduire Couperus. Par contre, lorsqu'en juin 1921, Londres le fêta telle une célébrité internationale - le gouvernement britannique lui offrit un dîner dans le *House of Commons* - il ne se tint pas de joie. Mais son plus grand bonheur lui fut préparé sans doute par le rédacteur en chef du *Haagsche Post* qui lui proposa de se rendre comme correspondant dans les Indes néerlandaises, en Chine et au Japon. Louis Couperus ignorait qu'il venait de terminer son dernier grand ouvrage - *Iskander* (1920), un roman monumental sur Alexandre le Grand - et accepta la proposition. Cette troisième visite au pays de sa jeunesse lui laissa des sentiments mêlés et le Japon le rebuta, lui qui ne pouvait comprendre la culture de l'Extrême-Orient. Les 71 lettres qu'il envoya et pour lesquelles il fut comme toujours très bien payé éveillèrent un grand intérêt et furent regroupées par la suite dans *Oostwaarts* (Direction Est) et *Nippon* (1923 et 1925).

Louis Couperus était tombé gravement malade au Japon et il rentra aux Pays-Bas, épuisé physiquement mais nullement las de vivre. A l'occasion de son soixantième anniversaire, la nation lui rendit hommage : la reine lui décerna l'« Ordre du Lion néerlandais » et ses amis lui offrirent une petite maison dans le village De Steeg. Ce n'était pas « son » palazzo Niccolini de Florence et l'époque d'un possible style de vie princier était révolue... les « vieux jours » étaient là. Louis Couperus décéda le 16 juillet 1923 et le mot VALE qu'il était en train de composer dans son jardin à l'aide de gros galets resta inachevé comme l'œuvre de nombreux grands artistes.

La culture littéraire française - le naturalisme, le dilettantisme, le décadentisme et le symbolisme - a exercé une influence majeure sur Couperus mais son âme appartenait au Nord, à La Haye, et à l'Antiquité latine, et sa langue de prédilection resta toujours le néerlandais.

Depuis le début des années 70, l'œuvre de Couperus connaît un regain d'intérêt dans sa zone linguistique. Ceci s'explique surtout par l'édition scientifique des *Volledige Werken* (Œuvres complètes, 1996) et par le travail de l'érudite néerlandaise Frédéric L. Bastet qui mit au point la correspondance (1977) et la biographie définitive de Couperus (1987). En 1992 fut fondée la *Louis Couperus Genootschap* (Association Louis Couperus) et elle peut se réjouir d'un grand intérêt manifesté aussi à l'étranger. Signalons également que, le 10 juin 1996, sera inauguré à La Haye le Musée Louis Couperus. Espérons que l'œuvre de Louis Couperus, qui est sans conteste un romancier de format européen, soit bientôt rendue largement accessible par de nouvelles traductions.

LUC DIRIKX

Professeur de néerlandais.

Adresse : De Roosen 3, B-3910 Neerpelt.

Traduit du néerlandais par Chantal Garniers.